

Le fait du jour

Les réseaux sociaux à l'

SOCIÉTÉ Depuis quelques mois, les critiques pleuvent sur les réseaux sociaux, en particulier sur Facebook, devenu incontournable. Le gouvernement veut fixer une majorité numérique à 16 ans

DOSSIER RÉALISÉ
PAR JULIEN ROUSSET
J.rousset@sudouest.fr

C'est l'histoire d'une start-up créée dans l'enthousiasme par des pionniers du web, devenue en 13 ans un géant mondial de la communication. Deux milliards d'utilisateurs sont aujourd'hui inscrits sur Facebook. 26 millions en France... La plate-forme qui propose à chacun d'être en contact, en temps réel, avec sa communauté d'amis, partout dans le monde, est aujourd'hui un espace public à part entière, un média de masse. Un monstre, même, si l'on croit certains de ses anciens dirigeants. « Nous avons créé des outils qui déchirent le tissu social » a déclaré, début décembre, Chamath Palihapitiya, qui fut vice-président de l'entreprise. Sean Parker, ex-PDG, estime lui que le réseau social « exploite les vulnérabilités psychologiques » des internautes.

Pourquoi, soudain, ces critiques ? Elles s'abattent sur Facebook depuis l'élection de Donald Trump. C'est peu dire, pourtant, qu'il n'était pas le candidat de la Silicon Valley. Or, ses équipes et lui ont abondamment utilisé Facebook et Twitter. Depuis, pour les réseaux sociaux, le vent a tourné.

1 Un boulevard pour les « fake news »

Sur Facebook, plus une « information » suscite de l'émotion, de la sidération, des commentaires, plus elle est visible. Dans le tout-venant des contenus, les réseaux sociaux mettent en avant les plus « aimés », « partagés », « débattus ». Peu importe l'exactitude : ces plates-formes se sont longtemps considérées comme de simples hébergeurs, non comme des éditeurs ou des sites d'information, tenus de séparer le vrai du faux.

Or d'innombrables intox, les fameuses « fake news », circulent sur Internet. Aux États-Unis, pendant la campagne présidentielle, un reportage bidon annonçant le soutien du pape à Donald Trump a par exemple été partagé un million de fois. Selon une étude menée en mars 2017 par le journal « Libération » et par la société Linkfluence, des contenus issus de sites marginaux de la fachsphère parviennent à faire jeu égal, en audience, avec des infos de grands titres de la presse. Pourquoi ? Parce que ce sont des machines à commentaires.

Longtemps, Facebook ne voulait pas s'engager sur le terrain délicat de la vérification de l'info. Les choses changent : l'entreprise a récemment engagé un partenariat avec plusieurs médias pour expertiser les informa-

tions litigieuses. Elle a par ailleurs fermé, ces derniers mois, des milliers de faux comptes. En France, Emmanuel Macron a indiqué mercredi qu'« un texte de loi va être déposé prochainement pour lutter contre les « fake news » en période électorale ».

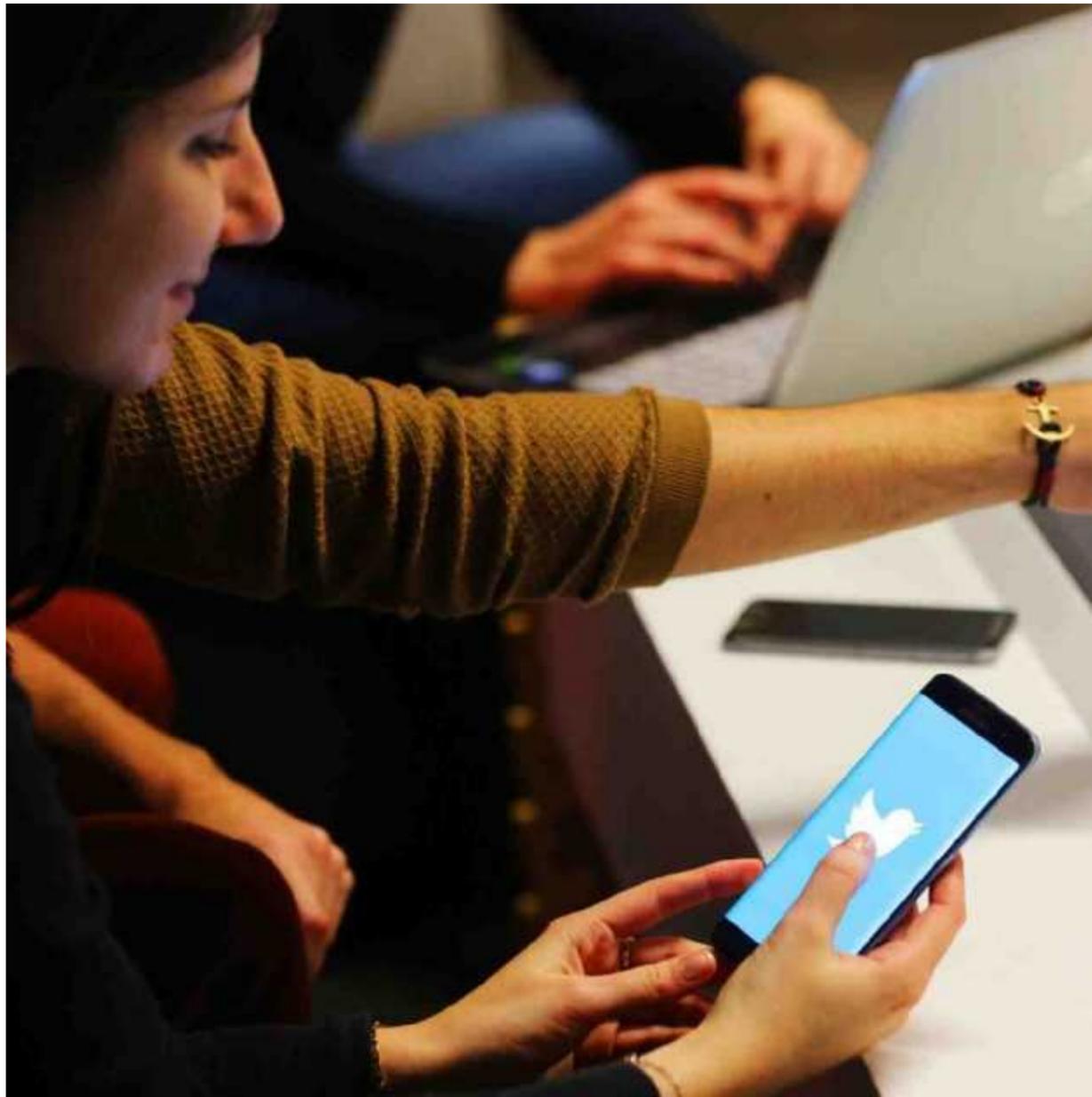
2 Pas assez de filtres face aux contenus douteux

Messages haineux, racistes, propagande terroriste... Ces contenus sont théoriquement interdits. Mais il est reproché à Facebook d'avoir souvent tardé à les repérer et surtout à les supprimer. Jointe par « Sud Ouest », l'entreprise rappelle qu'elle met à disposition de chacun « des outils de signalement faciles à utiliser », et annonce qu'elle va quasiment doubler les effectifs chargés de la gestion des contenus signalés, lesquels vont passer de 4 500 à 7 500 employés. « Nous recevons des millions de signalements chaque semaine » indique-t-elle, en soulignant la difficulté de cette régulation. « Une même photo ou un même commentaire peuvent avoir un sens très différent selon le contexte. Certains mettront une photo d'un groupe terroriste pour soutenir son action, d'autres pour le condamner. »

3 L'effet des algorithmes : chacun dans sa bulle

« Vous ne le savez peut-être pas, mais vous êtes programmés », rappelle Chamath Palihapitiya. Sur les réseaux sociaux, l'internaute est guidé par le jeu invisible des algorithmes. Il est mis en contact avec les contenus (vidéos, articles) censés rejoindre ses centres d'intérêts. Lesquels sont connus des algorithmes grâce aux traces laissées par l'utilisateur lors de ses passages sur le web. « Amazon sait qui achète, Google sait qui clique, Facebook sait combien de temps on passe sur une page », résume le sociologue Dominique Cardon.

Ces algorithmes sont utiles pour trouver son chemin dans cet océan de contenus. Netflix vous aiguille vers votre série préférée. Amazon vous oriente vers un livre qui pourrait vous plaire. Mais ils enferment chaque internaute dans son cercle d'affinités, et dans un tunnel idéologique. Ceux qui pensent la même chose sont recommandés les uns aux autres. Les pro-Trump dialoguent avec les pro-Trump. Les pro-Macron avec les pro-Macron. Les complottistes avec les complottistes. Chacun dans sa bulle, loin de la pluralité nécessaire au débat démocratique.



Les réseaux sociaux sont devenus un espace public à part entière. Il sont aujourd'hui pointés du doigt pour des fonctionnalités qui « déchirent le lien social ». PHOTO QUENTIN SALINIER/«SUD OUEST »

ET LES ADOLESCENTS ?

UNE AUTORISATION PARENTALE POUR LES MOINS DE 16 ANS ?

Actuellement, il faut déclarer avoir 13 ans minimum pour s'inscrire sur Facebook. La Garde des Sceaux, Nicole Belloubet, a récemment présenté un projet de loi fixant la majorité numérique à 16 ans : entre 13 et 16 ans, une autorisation parentale sera obligatoire.

« Le législateur est dans son rôle en posant des balises. Les adolescents sont massivement connectés. On sait que cela pose des problèmes : manque de concentration, manque de sommeil car ils se connectent beaucoup le soir, accès à des contenus douteux... Mais on peut avoir un doute sur l'application d'une telle règle pour les moins de 16 ans. Comment vérifier l'âge des utilisateurs ? », estime, joint par « Sud Ouest », Pascal Lardellier, sociologue, auteur de « Génération 3.0 » (éd. EMS) « Plutôt que l'interdiction, le plus efficace est d'apprendre aux collégiens, à l'école, à avoir un usage lucide des réseaux sociaux, à éviter les pièges »

Le monde numérique des ad



Camille, 14 ans, Toulouse (31)

« Je suis sur Snapchat depuis l'âge de 11 ans, sur Instagram et

sur Facebook depuis l'âge de 12 ans. J'ai un peu triché sur l'âge pour Facebook, comme beaucoup de copains, car normalement, il faut avoir 13 ans. Facebook, je n'y vais quasiment plus, ça ne m'intéresse pas beaucoup... »

Mon réseau préféré, c'est Instagram, principalement pour suivre des joueurs de rugby que j'admire. J'aime bien Twitter aussi. Je suis Donald Trump, il me fait marrer avec ses tweets débiles ! Les adultes sont souvent inquiets pour nous sur les réseaux sociaux, mais on est informés. On sait, par exemple, qu'il faut faire attention aux commentaires qu'on laisse. »



Pauline, 14 ans, Cadillac (33)

« Je suis inscrite sur Instagram depuis l'an dernier. Je trouve cette plate-

forme vraiment chouette : on diffuse des photos sympas. J'ai eu mon premier smartphone à 13 ans, en quatrième, plus tard que la plupart de mes camarades. Car mes parents, au début, ne voulaient pas entendre parler d'un smartphone avant le lycée... »

J'essaie de ne pas trop me connecter. J'ai eu un peu peur de moi-même quand j'ai reçu ce cadeau, je craignais d'y passer beaucoup de temps.

Interdire les réseaux sociaux aux adolescents de moins de 16 ans, je trouve ça contre-productif : plus c'est interdit, plus on aura envie d'y aller ! »

heure de la défiance



« On joue à se faire peur »

Pour Dominique Cardon, sociologue, les griefs visant les réseaux sociaux sont souvent excessifs

Dominique Cardon, sociologue, dirige le laboratoire de recherche MédiaLab, à Sciences Po-Paris. Il a publié « À quoi rêvent les algorithmes ? » (éditions du Seuil).

« **Sud Ouest** » Comment analysez-vous la déferlante de critiques qui s'abat sur les réseaux sociaux ?

Dominique Cardon Comme souvent quand il s'agit des nouvelles technologies, nous passons d'un excès à un autre, de l'euphorie des débuts à un tableau apocalyptique. Que nous dit la sociologie ? Que les réseaux sociaux sont entrés massivement dans la vie des gens. Ils se sont banalisés. Cet usage à grande échelle soulève fatalement des questions, implique des ajustements : il y a quelque chose d'une crise d'adolescence dans les turbulences que traverse Facebook.

L'un des griefs adressés à Facebook, c'est de faciliter la circulation de « fake news »...

Ce reproche est fondé, mais il ne doit pas être exagéré. On joue à se faire peur... Pouvez-vous me citer une seule « fake news » qui aurait eu un impact réel sur nos dernières élections en France ?

On parle beaucoup des « fake news » qui auraient pesé dans l'élection de Trump, mais les travaux de sociologues sur ce sujet montrent que leur effet a été très limité. Ce n'est pas parce que des internautes réagissent à ce genre d'« info » qu'ils y croient, ou qu'elles déterminent leur vote.

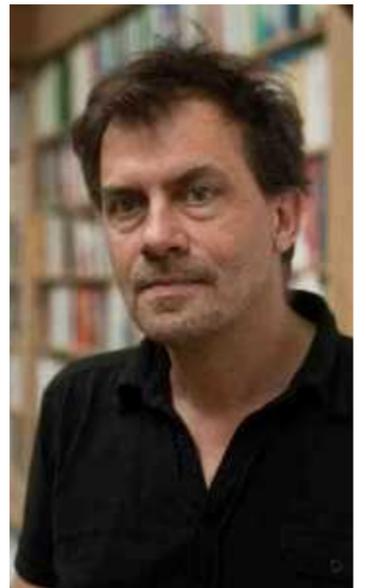
Quel cadre faut-il, selon vous, poser au développement des réseaux sociaux ?

À mon sens, la première régulation, ce doit être la fiscalité. Le scandale majeur, c'est quand même que ces compagnies prospères paient si peu d'impôts ! Une autre régulation peut venir des internautes eux-mêmes, dans leur comportement : ils peuvent donner moins prise aux algorithmes en mettant en place des bloqueurs de publicité, en utilisant d'autres moteurs de recherche que Google. Il faut promouvoir un usage réfléchi de ces outils. Avoir le réflexe, par exemple, d'être attentif à la source qui produit un contenu, pour ne pas être dupe d'éventuelles entreprises de désinformation.

Il est reproché aux réseaux sociaux d'enfermer les internautes dans des communautés de pensée...

Ça n'a rien de très nouveau. Les bulles sociales et culturelles existaient bien avant Facebook : dans les années 1950, on ne demandait pas à un lecteur de l'« Humanité » de lire « Le Figaro », et inversement. Ce qui a changé, c'est notre idéal de citoyenneté : il repose aujourd'hui sur l'impératif de se confronter à la diversité, au pluralisme.

Les bulles idéologiques provoquées par les réseaux sociaux sont en porte-à-faux avec ce bel idéal. La technologie peut apporter des réponses : des outils existent déjà, pour valoriser, sur les réseaux sociaux, différents points de vue, des contenus aux idées différentes.



Dominique Cardon. PHOTO
DANIEL MAUNOURY

On a l'impression que nos petits États-nations sont désarmés face à des géants mondiaux comme Facebook...

Il est faux de penser qu'il n'y a pas de régulation possible. Mais elle est lente, et elle demande du courage politique. Il a fallu quelques années, mais la Commission européenne a fini par infliger à Google une amende énorme, 2,4 milliards de dollars.

Les opinions publiques ont elles aussi des moyens d'agir. Ces plateformes ne doivent leur puissance qu'à leur audience. Leur richesse, c'est le trafic, et les données. Elles ne sont pas immortelles. Myspace, gros succès des années 2000, a disparu. Facebook, de son côté, est en difficulté chez les jeunes : les adolescents migrent vers Instagram et Snapchat.

os : Snapchat et Instagram



Sioban,
14 ans,
Cadaujac (33)

« Le premier réseau social auquel je me sois abonnée, c'est Snapchat,

j'ai commencé à y aller en cinquième, avec la tablette de mes parents. Depuis l'an dernier, j'ai mon propre smartphone, et je suis inscrite sur Instagram. J'utilise surtout ces deux réseaux comme moyen de communication avec mes amis : on s'envoie des messages via ces plateformes, plutôt que par texto.

Actuellement, l'âge minimum pour s'inscrire sur un réseau social, c'est 13 ans, ça me paraît bien, à 13 ans, on est assez mature. En plus, au collège, il y a des interventions pour nous conseiller de prendre des précautions, comme le fait de choisir des comptes privés, de ne pas parler avec n'importe qui sur ces réseaux. »



Julien,
14 ans, Pau
(64)

« Je suis uniquement sur Instagram, parce que beaucoup de copains

y sont, mais pour ma part, j'y vais très peu. Les réseaux sociaux, ça ne m'intéresse pas beaucoup. J'y passe peu de temps, ne regarde pas les messages que j'y reçois. Je préfère mille fois voir mes copains !

Au collège, on parle beaucoup d'Internet, entre nous ou en classe, avec les profs, qui nous donnent des conseils pour mieux connaître les réseaux sociaux. Par exemple, on nous a appris ce qu'est une « fake news ». Ou bien, quand on fait un exposé, on nous demande de réfléchir sur les sources, de vérifier qu'elles sont solides, d'en avoir plusieurs... »

